



Il n'est jamais trop tard

ALICE DEVELEY
adeveley@lefigaro.fr

ODEUR de porc. Fumée. Mais calciné. Des chiens aboient. Un homme vient d'apparaître au bout d'un jardin. L'allure stupéfiante, un chapeau de paille délabré sur le crâne, des guenilles pour vêtements, il avance imperturbable vers la propriétaire de ce lopin de terre. « *Je viens demander si vous pouvez m'écrire une lettre.* » Hendricks, c'est son nom, semble désespéré. « *J'suis pas d'ici, mais j'ai entendu parler de vous. (...) Vous êtes connue pour aider les gens dans le besoin.* » La femme ne moufte pas. Il continue : « *C'est un sacré pouvoir, ce que vous faites.* » En quelques pages, Alyson Hagy fait déferler un vent de mystère. Les questions pleuvent mais rigolent sur des pages muettes. Il va falloir s'armer de patience pour que cette tempête d'énigmes passe. Car l'auteur, en Dieu sur son roman, est plutôt du genre à faire la pluie que le beau temps.

« *Le monde dans lequel elle vivait était devenu un évangile troublé.* » Quelque part dans l'Est américain, la société s'est écroulée sous un orage de misère. Des fièvres étranges ont emporté une partie de la population, réduisant ses survivants à une constante migration tandis qu'une horde de mercenaires

a profité de ce nouvel âge de fer pour faire régner sa loi.

Parabole d'une rédemption

À qui la faute ? Le gouvernement ? Dieu ? Hagy reste discrète. Mais le malin répond à sa place. Les « Indésirables », ces réfugiés que la femme de l'incipit a acceptés sur ses terres, sont victimes d'une guerre invisible : les enfants meurent et les vieilles sont aveugles. On entend même la trompette de l'apocalypse résonner à travers les campements des migrants.

Décidément, il y a quelque chose de pourri sur la terre de cette femme que tous prennent pour une sorcière. Mais l'est-elle vraiment ? Après tout, n'est-ce pas elle qui a accepté d'accueillir la misère du monde pratiquement sous son toit ? Ne faudrait-il pas parler d'elle comme d'une bonne samaritaine ? Attention, les apparences sont trompeuses. Alors que la femme accepte – plus ou moins malgré elle – d'aider Hendricks à écrire sa lettre de pardon, l'auteur souffle un vent du passé. Avec lui, ce sont des excuses sans réponse à une sœur défunte et vénérée comme une sainte, qui ressurgissent. On le comprend finalement, en aidant Hendricks, la femme se tend elle-même la main...

Dans un décor apocalyptique, où le bon grain s'est mêlé à l'ivraie,

Alyson Hagy fait le pari d'une humanité repentante. À travers *Les Sœurs de Blackwater*, c'est la parabole d'une rédemption qui se dessine. Peut-être que la femme sans nom a « *souvent choisi de faire le mal* » mais ses actes ne l'ont jamais vraiment définie. Ici, l'auteur opère une fine distinction entre l'existence et l'essence. C'est bien pensé et c'est pour cette raison que, si sorcière elle est, la femme ne finit pas condamnée. Il faut apprécier ce roman pour sa philosophie et sa poésie. On regrettera toutefois la lenteur de ce conte en prose, pourtant richement nourri d'histoires orales. ■



Alyson Hagy écrit en conteuse, philosophe et poète. TED BRUMMOND/ZULMA

**LES SCEURS
DE BLACKWATER**

D'Alyson Hagy,
traduit de l'anglais
(États-Unis) par
David Fauquemberg,
Zulma,
225 p., 21,80 €.

